

*Été*

L'été précédent notre séparation — était-ce perdu d'avance avec Marie ? —, j'avais passé quelques semaines à Shanghai (mais je n'ai pas envie d'entrer dans les détails). Ce n'était pas vraiment un déplacement professionnel, plutôt un voyage d'agrément, même si Marie m'avait confié une sorte de mission. Le jour de mon arrivée en Chine, Zhang Xiangzhi, relation d'affaires de Marie, vint m'accueillir à l'aéroport. Je ne l'avais vu qu'une fois auparavant, et je l'aperçus en conversation avec un policier juste derrière les guérites de contrôle des passeports, avec des lunettes de soleil très noires qui couvraient son visage. Il devait avoir une quarantaine d'années, les joues rondes, les traits empâtés, la peau lisse et légèrement cuivrée. Il portait une chemisette grisâtre à manches courtes et une chaînette en or autour du cou. Il attira mon attention en levant la main à distance et me guida dans les couloirs jusqu'à la salle de livraisons des bagages. Nous attendions ma valise en bordure du tapis roulant depuis quelques instants et nous avions à peine échangé quelques mots en mauvais anglais depuis mon arrivée qu'il sortit de sa poche un téléphone portable, qu'il m'offrit pour me souhaiter la bienvenue en Chine. *Present for you*, me dit-il, ce qui me plongea dans une extrême perplexité. Je ne comprenais pas très bien l'urgence qu'il y avait de me doter d'un téléphone portable (un portable d'occasion, assez moche, gris terne, sans emballage ni mode d'emploi). Pour me localiser en permanence, surveiller mes déplacements et me garder à l'œil ? Je ressentais une inquiétude diffuse, encore renforcée par la fatigue du voyage et la tension d'arriver dans une ville inconnue, et je le suivais en silence vers la sortie dans le grand hall des arrivées de l'aéroport de Shanghai Pudong.

Passées les portes en verre coulissantes de l'aéroport, l'homme fit un bref appel muet de la main, et une Mercedes grise flambant neuve vint se garer lentement devant nous. Il s'installa au volant, laissant le chauffeur, un jeune type à la présence fluide qui frôlait l'inexistence, monter à l'arrière après avoir ranger ma valise dans le coffre. Assis au volant, Zhang Xiangzhi m'invita à prendre place à côté de lui, dans un confortable fauteuil aux accoudoirs en cuir crème, tandis qu'il jouait avec une touche pour augmenter la climatisation, qui se mit à vibrer doucement dans l'habitacle. Je sortis de ma poche l'enveloppe en papier kraft que Marie m'avait confiée pour lui, qui contenait vingt-cinq mille dollars en liquide, et la lui remis en mains propres. Il l'ouvrit, fit glisser le doigt sur les coupures pour compter l'argent rapidement et rangea l'enveloppe dans la poche arrière de son pantalon en se soulevant sur son siège. Il boucla sa ceinture de sécurité, et nous quittâmes lentement l'aéroport pour prendre l'autoroute en direction de Shanghai. Nous ne parlions pas, il ne parlait pas français et à peine anglais, nous échangeions des sourires de temps à autre. Je tenais toujours gauchement sur mes genoux le téléphone portable qu'il m'avait offert, ne sachant qu'en faire et me demandant pourquoi on me l'avait donné (simple attention de bienvenue ?). Je savais que ce Zhang Xiangzhi menait depuis quelque temps des opérations immobilières en Chine pour le compte de Marie, sans doute à la limite de la légalité, peut-être même douteuses et illicites, achats et ventes de baux commerciaux, locations de hangars dans des zones désaffectés, le tout vraisemblablement entaché de corruption et de commissions occultes. Depuis ses premiers succès à Hongkong et des débuts prometteurs à Pékin, Marie avait en effet souhaité acquérir de nouvelles vitrines en Chine, à Shanghai et dans le Sud du pays, avec des projets déjà bien avancés d'ouvrir des succursales à Shenzhen et à Guangzhou, mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais entendu dire que ce Zhang Xiangzhi était lié au crime organisé.

Arrivé à l'hôtel Hansen où une chambre m'avait été réservée, Zhang Xiangzhi gara la Mercedes grise dans la cour privée intérieure. Ne me laissant toujours aucune initiative, il alla sortir ma valise du coffre de la voiture et m'accompagna à la réception. Il n'était en rien à l'origine de la réservation de la chambre, qui avait été faite depuis Paris par une agence de voyage (une formule *Escapade* d'une semaine, voyage et hôtel compris, à laquelle j'avais fait ajouter une semaine de séjour supplémentaire pour mon propre

agrément), mais il continua de prendre les choses en mains et se présenta seul à la réception pour enregistrer mon arrivée, m'interdisant même de l'accompagner au comptoir et me contraignant avec une ferme courtoisie à aller m'asseoir à l'écart dans un canapé. Je l'attendais près de la baie vitrée qui jouxtait les portes coulissantes de l'entrée, à côté d'un morne alignement de bacs de plantes vertes poussiéreuses, et je le regardais à distance remplir ma fiche de renseignements à la réception, le téléphone portable qu'il m'avait offert sur les genoux. A un moment, il revint vers moi, rapide, soucieux, la main pressée, et me demanda mon passeport. Il retourna au comptoir et je fixais mon passeport avec inquiétude, ne le quittant pas des yeux tandis qu'il passait de main en main, craignant de le voir soudain escamoté comme dans un tour de bonneteau entre les mains d'un des nombreux employés en costume noir qui s'activaient derrière le comptoir. Après quelques nouvelles minutes d'attente, Zhang Xiangzhi revint vers moi avec la carte magnétique de ma chambre, rangée dans un petit étui en carton rouge et blanc décoré d'idéogrammes déliés, mais il ne me la donna pas, il la garda à la main. Il empoigna ma valise et m'invita à le suivre, prit le chemin des ascenseurs pour monter dans la chambre.

C'était un hôtel trois étoiles, propre et calme, nous ne croisâmes personne à l'étage, je suivais Zhang Xiangzhi qui portait ma valise dans un long couloir désert, un chariot de ménage abandonné encombrait le passage. Zhang Xiangzhi introduisit la carte magnétique dans la proéminente serrure de la porte, et nous entrâmes dans ma chambre, très sombre, les rideaux étaient tirés. Je cherchai à allumer la lumière dans le vestibule, mais les balanciers des interrupteurs tournaient à vide. Je voulus allumer la lampe de chevet, mais elle ne marchait pas non plus, il n'y avait pas de courant dans la pièce. Zhang Xiangzhi m'indiqua un petit réceptacle fixé au mur près de la porte d'entrée, dans lequel il fallait glisser la carte pour obtenir l'électricité. Il fit glisser lentement la carte dans l'urne, en démonstration, et toutes les lumières s'allumèrent à la fois dans la chambre, aussi bien dans la penderie que dans le cabinet de toilette, un ventilateur se réveilla dans la salle de bain et l'air conditionné se mit bruyamment en route dans la pièce. Zhang Xiangzhi ne disait rien, il regardait autour de lui, détaillait les éléments de décoration de la chambre et alla ouvrir les rideaux. Il resta un instant ainsi, pensif, près de la fenêtre, à regarder la Mercedes garée en contrebas dans la cour intérieure. Je crus qu'il allait enfin partir. Mais non, il alla s'asseoir sur l'unique fauteuil de la pièce, se croisa les jambes et sortit un téléphone mobile de sa poche, beaucoup plus sophistiqué que celui qu'il m'avait offert, ultra compact, turquoise avec des accroches en titane et un volet rétractable, et, sans paraître se préoccuper le moins du monde de ma présence dans la chambre (j'attendais debout les bras croisés, j'étais crevé, j'avais envie de prendre une douche et de m'étendre un instant sur le lit après les fatigues du voyage), il se mit à composer un numéro sur le cadran en suivant à la lettre les instructions d'une carte téléphonique bleutée, posée en équilibre précaire sur sa cuisse, sur laquelle était écrit IP, suivis de caractères chinois et de chiffres codés. Il recommença à une ou deux reprises, il paraissait perdre patience, avant d'arriver à ses fins et d'attirer brusquement mon attention, d'un grand geste de la main, me faisant venir, accourir à ses côtés, pour me tendre précipitamment l'appareil, je ne savais quoi dire, ni où parler, ni qui me parlerait, ni en quelle langue, avant d'entendre une voix féminine dire allô, apparemment en français, allô, répétait-elle. Allô, finis-je par dire. Allô, dit-elle. Le quiproquo était complet (je me sentais mal, j'avais envie de raccrocher, mais je ne savais comment réagirait Zhang Xiangzhi). Marie ? Les yeux perçants et attentifs levés vers moi, Zhang Xiangzhi m'invitait à entamer la conversation en me disant que c'était Marie au téléphone — Marie, Marie, me répétait-il en désignant l'appareil — et je finis par comprendre qu'il avait composé le numéro de téléphone de Marie à Paris, son numéro au bureau, le seul qui était en sa possession, et que j'étais en communication avec une secrétaire de la maison de couture *Allons-y Allons-o*. Mais je n'avais pas du tout envie de parler à Marie maintenant, je déteste téléphoner en présence de tiers. Me sentant de plus en plus mal à l'aise dans cette chambre, je voulus de nouveau raccrocher, mais je ne savais comment procéder, sur quelle touche appuyer, comment éteindre cet appareil, et, pour m'en débarrasser, je le lui rendis, comme un objet incandescent qui me brûlait les doigts. Il replia le téléphone en deux, pensif. Il reprit la carte téléphonique posée sur sa cuisse,

la tapota contre le dos de sa main comme pour l'épousseter et me la tendit. *For you*, me dit-il, et il m'expliqua en anglais que, si je voulais téléphoner, je devais exclusivement me servir de cette carte, composer le 17910, puis le 2, pour avoir les instructions en anglais (le 1 en mandarin, si ça me chantait), puis le numéro de la carte, suivi du code (PIN) 4447, puis le numéro, 00, pour l'étranger, 33 pour la France, etc. *Understand ?* dit-il. Je dis que oui, plus ou moins (le principe, en tout cas, peut-être pas les détails, je n'avais pas retenu tous les numéros, je n'aurais pas été capable de répéter). Si je voulais téléphoner, me dit-il, il fallait toujours passer par l'intermédiaire de cette carte, toujours, dit-il, et, me désignant le vieux téléphone blanc crème de la chambre posé sur la table de chevet, il me fit non à distance de la main, avec force, comme un ordre, un commandement. *No*, dit-il. *Understand ? No. Never. Very expensive*, dit-il, *very very expensive*.

Dans les jours qui suivirent, Zhang Xiangzhi se contenta de m'appeler une ou deux fois sur le téléphone portable pour me demander des nouvelles de mon séjour, puis il cessa de m'importuner de ses prévenances amicales et assidues et nos relations prirent un tour plus équilibré, de distance et de civilité (dans le fond, même en Chine, moins on a de relations avec les gens, meilleures elles sont).

Depuis mon arrivée à Shanghai, je passais mes journées seul, je ne faisais pas grand-chose, je ne connaissais personne. Je me promenais dans la ville, je mangeais au hasard, des brochettes de rognons épicées au coin des rues, des bols de nouilles brûlants dans des bouis-bouis bondés, parfois des menus plus élaborés dans des restaurants de grand hôtel, où je consultais longuement la carte dans des salles à manger kitsch et désertes. L'après-midi, je faisais la sieste, et je ne ressortais de l'hôtel qu'à la nuit tombée, quand l'air s'était quelque peu rafraîchi. Je marchais dans la nuit tiède, perdu dans mes pensées, remontais Nanjing Road, indifférent au bruit et à l'animation des boutiques illuminées de néons multicolores. Mes pas aimantés par le fleuve, je finissais toujours par déboucher sur le Bund et son air marin. Je traversais le passage souterrain, et je me promenais lentement le long du fleuve, laissant traîner le regard sur la rangée de vieux bâtiments européens aux toits illuminés qui jetaient dans la nuit un halo de lumière verte dont les pâleurs d'émeraude se reflétaient en tremblant dans le fleuve. Sur l'autre rive, par-delà les flots encrassés de déchets végétaux, boues et algues qui stagnaient dans l'obscurité dans un ressac majestueux en suspension à la surface de l'eau, se lisait dans le ciel la ligne futuriste des gratte-ciel de Shanghai qui s'élevaient dans la nuit, avec la boule caractéristique de l'Oriental Pearl, et, plus loin, sur la droite, comme en retrait, modeste et à peine éclairée, la majesté discrète de la tour Jinmao. Accoudé à une rambarde de la berge, pensif, je regardais la surface noire et ondulante du fleuve sous le ciel étoilé, et je songeais diffusément à mes amours avec cette mélancolie rêveuse que suscite la pensée de l'amour quand elle est jointe à celle de l'eau ou à celle de l'univers.

Etait-ce perdu d'avance, notre relation avec Marie ? Que pouvais-je en savoir alors ? Et que se serait-il passé si je n'avais pas rencontré Li Qi lors de ce séjour ?

Il n'était pas prévu que j'aille à Pékin pendant ce voyage, et la décision d'y passer quelques jours avait été prise à l'improviste, lors d'un vernissage où m'avait emmené Zhang Xiangzhi. L'exposition se tenait à la périphérie de la ville dans un grand hangar aménagé en galerie d'art contemporain, où les artistes, deux Chinois, présentaient des vidéos mobiles, les projecteurs fixés dans le vide à des tiges métalliques se balançant doucement dans l'espace plongé dans le noir, les images projetées se diluant sur les

murs, se séparant et se décomposant pour se rejoindre et de nouveau se quitter. L'exposition s'appelait RUPTURES, et c'est là, paradoxalement, que je fis la connaissance de Li Qi. Elle était assise par terre sur le sol en béton la première fois que je l'ai vue, presque seule dans la pièce, adossée au mur, longs cheveux noirs et veste en cuir, mais je ne lui adressai la parole que plus tard, à proximité du buffet, vins australiens et bières chinoises en bouteilles disposés en vrac sur une table à tréteaux qui accueillait également des prospectus et des catalogues d'expositions. Elle avait remarqué que je n'étais pas Chinois (sa perspicacité m'avait amusé, et qu'est-ce qui vous fait croire ça ? avais-je dit, votre sourire avait-elle dit, votre léger sourire — tout ceci en anglais et sans se départir de ce léger sourire qui me vient naturellement aux lèvres en de très rares circonstances), et nous avons été nous asseoir ensemble sur un banc dans le terrain vague qui jouxtait la galerie avec deux bouteilles de Tsing Tao, puis quatre, puis six, puis la nuit, doucement, était tombée, et nous étions toujours ensemble, silhouettes en ombres on ne peut plus chinoises éclairées par intermittence par de mouvants rayons lumineux teintés de vert et rouge qui provenaient des projections vidéos mobiles du hangar. Elle m'avait expliqué qu'elle devait se rendre à Pékin le lendemain pour son travail (elle était photographe et devait photographier des costumes pour un ballet) et m'avait proposé de l'accompagner, je ne pourrais rester qu'une ou deux nuits à Pékin, au moins pour voir la Cité interdite et le Temple du Ciel, on ne pouvait quitter la Chine sans les avoir visités, rien ne m'empêchait de revenir dès le surlendemain à Shanghai, le train de nuit était confortable et ne coûtait presque rien, et, de toutes manières, je n'avais rien de particulier à faire à Shanghai. N'est-ce pas ? J'avais hésité, pas très longtemps, et je lui avais souri, je l'avais regardée dans les yeux en m'interrogeant sur la nature exacte de cette proposition et de ses éventuels, implicites et déjà délicieux, sous-entendus amoureux.

Le jour du départ, j'avais quitté l'hôtel en début de soirée. Comme j'avais du temps devant moi, plutôt que de prendre un taxi, je m'étais rendu à la gare en autobus, un périple de plus d'une heure dans la circulation de Shanghai, qui me mena de grandes artères embouteillées aux allures d'avenues occidentales à de petites ruelles terreuses à peine éclairées, encombrées d'échoppes et de marchands ambulants, d'artisans assis sur le trottoir installés au coin des rues, cordonniers et réparateurs de cycle, que je regardais depuis la vitre du bus dans la pénombre orangée du couchant. Le bus n'était pas climatisé, et je transpirais sur mon siège, mes vêtements me collaient au corps, je sentais le tissu humide de ma chemise contre ma peau. Je n'avais pas pris de bagage, seulement un sac à dos, qui contenait quelques affaires de toilettes, mon appareil-photo, ainsi que le téléphone portable qu'on m'avait offert et qui ne sonnait jamais (mais personne n'avait le numéro à l'exception de Zhang Xiangzhi, de Li Qi et de Marie). Il faisait déjà nuit lorsque l'autobus arriva et je descendis sur le parvis, m'avançai en hésitant vers la gare en cherchant Li Qi des yeux dans la foule. Je ne la voyais pas. Je ne savais pas si elle viendrait, tout ceci avait été si soudain (deux jours plus tôt, je ne la connaissais pas encore).

Nous nous étions donné rendez-vous devant la gare de Shanghai, autant dire en Chine, des milliers de personnes se trouvaient là, qui se pressaient sur l'esplanade et prenaient la direction de la gare routière ou des bouches de métro, entraient et sortaient du grand bâtiment de verre éclairé de la gare ferroviaire, tandis que plusieurs centaines de voyageurs étaient massés à l'extérieur le long des parois transparentes, assis et désœuvrés, avec quelque chose de borné et de noir dans le visage, des paysans qui venaient d'arriver ou qui attendaient un train pour repartir dans leurs campagnes, avec des quantités inimaginables de valises informes et de sacs carrés aux couleurs pâles et délavées, mal ficelés, mal fermés, des caisses et des cartons entrouverts, des baluchons, des fourniments, des gros sacs en jute et des bâches nouées à la diable dont dépassaient des tas d'ustensiles et d'outillages bizarres. J'attendais là debout dans l'air chaud qui empestait la sueur et le vêtement sale, et je me sentais l'objet de chuchotements furtifs et de regards en coin. J'étais constamment importuné par des mendiants, qui m'approchaient prudemment après m'avoir jaugé un instant à distance, et finissaient par s'éloigner en claudiquant, une béquille sous l'aisselle, tandis qu'une femme

apathique demeurait à côté de moi, le regard buté, voûtée et la main tendue, les yeux infiniment tristes, indifférente à mes refus répétés et polis.

Je commençais à m'inquiéter — peut-être nous étions-nous mal compris avec Li Qi sur le lieu de rendez-vous —, et j'étais sur le point de revenir sur mes pas pour prendre un taxi et regagner l'hôtel (je n'avais pas pris soin d'annuler la réservation à l'hôtel Hansen), quand j'aperçus enfin Li Qi au loin qui fendait la foule à grands pas en s'avançant vers moi en courant avec une petite valise à roulettes. *Sory, sory*, me dit-elle en arrivant à ma hauteur et me prenant le bras en souriant pour s'excuser. Ainsi, elle était là, elle était venue. Mais, quasiment en même temps, dans son sillage pour ainsi dire, à quelques mètres derrière elle, j'aperçus dans la nuit le visage de Zhang Xiangzhi qui avançait lentement sur l'esplanade en chemisette grisâtre et lunettes noires. Il traînait un peu la jambe droite sur le sol, comme s'il boitait légèrement. Après avoir salué nos retrouvailles d'un sourire qui me parut ironique, voire légèrement goguenard, comme s'il voulait souligner le mauvais tour qu'il venait de me jouer — ou que j'aurais essayé moi-même de lui jouer et dont il n'aurait pas été dupe — il s'éloigna pour passer un coup de téléphone sur son mobile. Que faisait-il là ? Avait-il simplement accompagné Li Qi en voiture à la gare ? Certes, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Li Qi connaisse Zhang Xiangzhi, c'était même lui qui me l'avait présentée. Mais, alors que, un instant plus tôt, la vie me semblait délicieusement prometteuse, je me sentais à présent envahi par une vague d'inquiétude, de déplaisir et de doute. Et je fus encore plus désorienté quand Li Qi m'apprit en me désignant Zhang Xiangzhi du regard qu'il venait avec nous à Pékin.

Dans les minutes qui suivirent, tandis que nous nous éloignions dans une direction opposée à celle de la gare — je ne comprenais rien à ce qui se passait, mais je ne posais pas de question, depuis que j'étais en Chine, tant de choses me paraissaient obscures et indéchiffrables, que je n'essayais même pas d'élucider, me laissant simplement porter par le cours des événements —, je me mis à les suivre, une main dans la poche, en retrait dans la nuit. Ils traversèrent l'avenue parmi les phares blancs et aveuglants des voitures et rejoignirent le trottoir opposé pour entrer dans un vieux bâtiment en pierres, où, dans un clair-obscur jaunâtre, flottaient des odeurs vénéneuses aux relents de chou rance, de moisi et de pisse. Deux policiers en faction veillaient à la porte, indifférents et silencieux, en uniforme, une matraque au côté. C'était un vaste hall aux allures de salle de paris clandestins, qui bruissait d'animation, avec une billetterie en bois vieillotte et déserte, des mégots sur le sol, des barquettes de repas abandonnées par terre le long des murs avec des restes de sauce collés aux montants, et des crachats humides, un peu partout, en constellation sur le carrelage, qui luisaient d'un éclat nacré dans l'ombre blafarde. Nous étions à peine entrés dans le hall que nous fûmes abordés par une nuée d'hommes qui nous suivirent à la trace, véhéments et volubiles, en essayant de nous glisser des tickets entre les mains. Zhang Xiangzhi se mit à examiner les différents tickets de train qu'on lui proposait et suivit un petit groupe derrière un pilier pour acheter les billets au marché noir. Cerné par une dizaine de types qui le collaient de près, seule sa tête dépassait encore d'un hérissément de bras et d'épaules en mouvement, il sortit de sa poche une pleine liasse de coupures de cent yuans d'un rouge décoloré et détacha, en les comptant ostensiblement avec le pouce, six billets de sa liasse, qu'il tendit au vendeur. Le vendeur les repoussa violemment, la mine outrée, gesticulant pour dire qu'il ne pouvait accepter une telle offre, mimant qu'on l'égorgeait, et chercha à se saisir de force de toute la liasse pour obtenir davantage dans une négociation devenue maintenant sauvage et qui était en train de virer à l'incident, à la rixe, au pugilat. Finalement, se dégageant d'un coup d'épaules des griffes aimantées du groupe, Zhang Xiangzhi ajouta trois billets de vingt yuans chiffonnés qu'il sortit de sa poche-poitrine aux six coupures de cent yuans qu'il proposait, et l'échange se fit, rapidement, brutalement, trois tickets de train Shanghai-Pékin contre six cent soixante yuans.

Au moment d'entrer dans la gare (j'avais voulu rembourser immédiatement Zhang Xiangzhi, mais il n'avait rien voulu savoir, j'étais son hôte en Chine, et il avait toujours tout payer quand nous étions ensemble), nous fûmes soumis à un contrôle de sécurité

sévère, une rangée de policiers en uniforme observaient les voyageurs qui passaient le portique détecteur de métaux et en arrêtaient un de temps à autre pour lui poser quelques questions et contrôler son identité. J'avais déposé mon sac à dos sur le tapis roulant pour le passer aux rayons X, et un agent de sécurité en uniforme assis dans une cabine vitrée examinait son contenu sur son écran de contrôle, les contours noirs et nets, stylisés et ombrés, comme irradiés, de l'appareil-photo, de l'ordinateur et du téléphone portable, tandis que mes sous-vêtements, plus éthérés, grisâtres et à peine matérialisés, paraissaient flotter sur une corde à linge invisible à la surface de l'écran.

Passés les contrôles de sécurité de l'entrée de la gare, nous prîmes un escalator pour monter au premier étage du bâtiment et suivîmes de longs couloirs aveugles percés de portes d'embarquement semblables à celles des aéroports. La salle d'attente du train Shanghai-Pékin était bondée, et nous nous frayâmes difficilement un chemin dans la foule parmi les valises éparpillées sur le sol en direction des tourniquets d'accès aux quais que condamnaient encore des chaînettes sur lesquels veillait une armée de contrôleurs en uniforme. Repartant presque aussitôt en sens inverse, retraversant péniblement la foule en direction de la sortie, Zhang Xiangzhi partit chercher des bouteilles d'eau pour le voyage. Pour la première fois depuis la veille, je me retrouvai alors seul avec Li Qi. Elle était juste devant moi dans la file d'attente, et nous ne disions rien, nous ne nous regardions pas, nous ne sourions pas. Je regardais son visage immobile et songeur, ses longs cheveux noirs qui tombaient sur ses joues. Elle portait une veste légère, à peine une veste, plutôt une chemise claire qui tenait lieu de veste en raison de la chaleur. Nous ne nous étions pratiquement pas adressé la parole depuis son arrivée, et je ne comprenais pas très bien pourquoi elle m'avait demandé de l'accompagner à Pékin. Mon trouble alla encore croissant quand, devant se sentir observée, elle se retourna vers moi et me sourit. Elle se pencha sur sa valise et l'ouvrit pour en sortir un petit paquet rectangulaire emballé dans un papier glacé bleu vif. *It is for you*, me dit-elle en me tendant le paquet. Je pris le paquet et le gardai à la main, sans l'ouvrir. Je lui souris, simplement, et, pour mettre un terme au trouble réciproque dans lequel nous nous trouvions, je me rapprochai d'elle et nous nous fîmes la bise, autant pour lui dire enfin bonjour que pour la remercier pour le cadeau, avec une timidité maladroite qui me troubla d'autant plus que nos lèvres s'effleurèrent pas si fortuitement que ça tandis que nos yeux se croisaient fugitivement et communiquèrent une fraction de seconde dans l'intelligence de cet instant.

Je revois le train de nuit immobilisé sur le quai de la gare de Shanghai quelques minutes avant le départ, les wagons bleus bombés éclairés de l'intérieur, à travers les fenêtres on devinait les rangées de couchettes dans les compartiments. Nous remontions le long du train dans la pénombre verdâtre d'un quai sombre que tamisaient des halos de réverbères qui diffusaient une lumière blanche le long du convoi, des contrôleurs en uniforme quasi militaire se tenaient de manière martiale à la porte des wagons. Zhang Xiangzhi, qui nous précédait, présenta les billets au contrôleur, une jeune femme en uniforme bleu rouge, avec casquette et galons dorés, qui avait la charge de notre voiture. Elle vérifia longuement nos identités, tournant et retournant les passeports, examinant avec attention mon visa, puis elle poinçonna les tickets et cocha des numéros sur sa feuille de contrôle avant de nous laisser monter dans le train. Progressant avec difficulté dans le couloir pour rejoindre nos places, nous longions des gens installés sur leurs couchettes, qui buvaient du thé assis sur la banquette du bas, la tête ployée sous le auvent de la couchette médiane, ou nichés au sommet, tels des rapaces solitaires, étendus en chien de fusil, un livre ou un journal à la main, les pieds en chaussettes sur le protège-drap blanc pelucheux. Un chariot métallique, chargé de fruits, de boissons et de soupes instantanées, était englué au milieu du couloir, la jeune employée, tête nue et badgée, tempêtait pour se frayer un chemin, se retournait pour essayer d'attirer l'attention d'un contrôleur. Ici et là, dans l'allée, quelqu'un en bras de chemise était perché sur une échelle, qui hissait des gros sacs et des valises et les casait dans les caissons à bagage sous les yeux d'un couple de vieux très dignes vêtus de coton bleu restés en bas. Nous prîmes possession de nos couchettes et, après avoir regardé un instant pensivement Zhang Xiangzhi peler méticuleusement une

orange avec un cran d'arrêt, je me relevai et allai attendre le départ du train dans le couloir, me penchai à la vitre tandis que le train s'ébranlait et s'éloignait le long du quai blafard.

Environ une demi-heure après le départ du train, comme nous remontions le convoi en direction du wagon-restaurant, je remarquai qu'une des portes de communication entre deux wagons avait été brisée, sans doute récemment, des éclats de verre jonchaient le sol du couloir et des traces de sang séché constellaient la paroi, une tache plus grande, centrale, et des milliers de gouttelettes autour, minuscules, pailletées, d'une couleur rouge brun. Un simple plastique, maintenu par des bandes adhésives de mauvaise qualité que les courants d'air faisaient battre mollement, avait été fixé à l'endroit où la vitre avait été cassée, entortillé autour des barres de protection de la porte. Il n'y avait aucun vestige d'une éventuelle bagarre ou de quelque accident, aucune trace qui permettait de deviner ce qui avait pu se passer. J'avais ralenti l'allure pour contourner le verre brisé, et Zhang Xiangzhi avait continué de l'avant en direction du wagon-restaurant. Je m'étais arrêté un instant devant cette tache de sang mystérieuse et un peu inquiétante et Li Qi s'était attardée à côté de moi. Puis, dans la brève hésitation que nous marquâmes l'un et l'autre avant de repartir, nos épaules se touchèrent, s'effleurèrent presque consciemment, s'abandonnèrent l'une à l'autre, il était impossible que ce fût fortuit, nos regards se croisèrent et je sus alors avec certitude qu'elle aussi avait été consciente de ce nouveau contact intime et secret entre nous, comme une ébauche, la rapide esquisse de l'étreinte plus complète, de nouveau différée, qui ne tarderait plus.

Nous avons pris place dans le wagon-restaurant et commandé quelques plats, des brochettes d'abat, des nouilles sautées, du porc au gingembre, des champignons, du tofu. La nappe était tachée de traces de thé et de sauce d'un précédent repas, des cendres débordaient d'un cendrier rempli de mégots. Li Qi mangeait en silence, et levait de temps à autre les yeux vers moi pour échanger un bref regard de connivence. Au fond du wagon, près des cuisines, un jeune Chinois était avachi torse nu sur une banquette, un mouchoir ensanglanté en boule sur l'arcade sourcilière. Il paraissait sans force, sa chemise blanche couverte de sang séché qu'il avait enlevée et posée sur la table parmi des restes de repas, le vêtement en boule sur la nappe, froissé, chiffonné, une manche baignant dans la sauce, et deux flics en uniforme bleus et casquettes réglementaires étaient assis en face de lui et lui posaient question sur question sans ménagement, lui secouaient le bras de temps à autre pour qu'il réponde. Mais le jeune type paraissait à bout de force, au bord de l'évanouissement, et, un filet de salive s'écoulant de ses lèvres, il transpirait lourdement, le front et le cou moite, la sueur allait se mêler aux filets de sang séché sur ses joues et sur ses seins, collés autour des tétons. Il y avait un petit attroupement autour de lui, six ou sept personnes, dont une fille surexcitée, les cheveux en désordre, avec un escarpin rouge tordu à la main, qu'elle brandissait de temps à autre pour ponctuer ses phrases en menaçant le type de lui balancer un coup d'escarpin dans la gueule.

Nous avons fini de dîner, les rapiers de nos plats étaient vides et barbouillés de sauce, nos baguettes posées devant nous en désordre sur la table. Une demi-douzaine de canettes de bière vides s'amassaient sur la nappe douteuse, d'un blanc sale, en épais coton rêche. Il n'y avait presque plus personne dans le wagon-restaurant, le jeune type avait été embarqué par les flics, suivis d'un cortège chuchotant et clairsemé, et je regardais le paysage dans la nuit par la vitre, des champs et des rizières, des ombres d'arbres et des bâtiments de fermes au loin. Une serveuse, les gestes las, avec un tablier blanc et une petite couronne de tissu dans les cheveux, remontait le wagon en débarrassant les tables les unes après les autres, prenait les plats et les assiettes sales et les répartissait sur un chariot, puis s'emparait des nappes, d'un seul geste, un pincement des doigts au centre de la table, et les jetait dans un grand panier à linge qu'elle faisait avancer à son rythme sur le sol en le traînant par terre entre ses jambes. Il faisait une chaleur lourde et immobile dans le wagon-restaurant. Zhang Xiangzhi avait demandé l'addition, et il transpirait en silence dans sa chemisette grisâtre, se passant à l'occasion un linge sur le front et dans le cou. Je regardais sa silhouette

épaisse qui se détachait sur fond de nuit en reflet sur la vitre. Il avait toujours ses lunettes de soleil, très noires, en forme de Ray-Ban, ses pommettes rondes luisaient, des gouttes de sueur venaient à chaque fois se reformer sur son front. Nous avions à peine échangé quelques mots depuis le début de la soirée, de temps à autre il me désignait quelque chose de façon bourrue (ma canette de bière vide pour savoir s'il fallait en commander une autre, ou le chemin des toilettes, lorsque je m'étais levé, le regard indécis, pour m'indiquer la direction que je devais prendre), parfois il m'adressait une phrase énigmatique en anglais, auquel je répondais par un léger sourire, prudent, vague, gentil, acquiesçant, qui n'engageait à rien. Je ne comprenais pas très bien ce qu'il racontait, son anglais était sommaire, souvent inspiré de la structure agglomérative du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait par exemple *forget* comme *fuck*. *Don't fuck it*, m'avait-il par exemple recommandé avec force à propos du billet de train. *No, no, don't care*, avais-je dit (ce n'est pas mon genre, de toutes manières, les billets de train).

Depuis la fin du repas, il semblait maussade et renfrogné, notre ami Zhang Xiangzhi, calé dans un coin de la banquette, l'épaule contre la fenêtre, un cure-dent en vrille aventuré dans sa bouche. A un moment, il sortit de sa poche son petit mobile turquoise avec des accroches en titane et composa pensivement un numéro sur le cadran. Il attendait qu'on décroche, regardant le paysage dans la nuit par la vitre en continuant de se curer les dents, son visage était vide, inexpressif, il dit quelques mots en chinois, calmement, comme s'il faisait un rapport succinct de la situation (et, même si c'était bien peu probable, je ne pus m'empêcher de penser qu'il parlait de moi, tant j'avais le sentiment d'être surveillé en permanence depuis que j'étais en Chine). La conversation se poursuivit, et, posant la main sur le dossier de mon siège, il se leva et je le vis faire quelques pas au centre de l'allée, déambuler le portable à l'oreille comme s'il était dans son salon, en faisant de grands gestes évasifs et agacés en direction du plafond, il s'échauffait tout seul, sa voix devint furieuse, véhémence, il se mit à hurler par brèves scansions de syllabes crépitantes dans l'appareil, de courtes rafales de mots chinois qu'il lâchait à un rythme de pistolet-mitrailleur. Le plus étonnant, quand il raccrocha et vint se rasseoir, c'est qu'il ne parut nullement affecté par la violence de la conversation qu'il venait de tenir. Il dit quelques mots à Li Qi sur un ton badin (du genre, quel con, ce Yang Wufei), et fit glisser souplement son petit téléphone pâle bondi dans la poche-poitrine de sa chemisette grise.

Nous avons regagné nos couchettes dans le train endormi, et je me tenais couché sur le dos, immobile dans le noir. Zhang Xiangzhi était allongé à côté de moi sur la couchette voisine, le corps tourné vers la paroi, pieds nus, sa chemise qui sortait de son pantalon et laissait un rai de peau à découvert. J'entendais sa respiration, régulière, il me semblait qu'il s'était endormi immédiatement dès que nous étions revenus. Il n'y avait pas un bruit dans le compartiment, si ce n'est le grondement régulier du train qui filait dans la nuit. Li Qi était allongée juste au-dessus de moi sur la couchette médiane, je ne pouvais pas la voir, mais je sentais qu'elle ne dormait pas, parfois je l'entendais bouger délicatement sur sa couchette. Une dizaine de minutes s'écoula ainsi, il faisait chaud, la toile de mon pantalon me collait contre les cuisses. J'avais entrouvert ma chemise et je transpirais sans résistance, immobile, les bras le long du corps. Les yeux ouverts dans la pénombre, je pensais à Li Qi allongée au-dessus de moi, à la douceur de son regard et à son nom qui avait un goût de fruit, quand un de ses pieds apparut dans mon champ de vision, isolé et hésitant, en chaussette blanche, qui pendait dans le vide au-dessus de ma tête, puis l'autre pied, également en chaussette, ses deux pieds bientôt suivis de tout son corps, au ralenti et torsadé, qui se laissa glisser souplement vers le bas, un des pieds marquant un léger temps d'arrêt sur le bord de ma couchette, pour rejoindre avec agilité, d'un petit bond, le sol du compartiment. Silhouette silencieuse et légère comme l'air, elle évoluait sans bruit, furtive, ses sandales à la main, qu'elle chaussa l'une après l'autre dans le couloir, en déséquilibre sur une jambe. Sa tête reparut dans le compartiment et se pencha tout doucement vers ma couchette en s'approchant très près de mon visage, un doigt sur les lèvres, et nos regards se croisèrent un instant intensément dans le noir.

Je pris mon sac à dos et je la rejoignis dans le couloir, nous marchions l'un derrière l'autre dans le train endormi, longeant les couloirs en titubant le long des vitres et passant de wagons en wagons, traversant ces sas protégés de parois en accordéon où règne un vacarme de vent dans la nuit dès qu'on ouvre les portes de communication. Arrivés à la voiture-restaurant, nous trouvâmes porte close. Je me penchai à la vitre, il y avait encore de la lumière au fond du wagon, les cuisines étaient ouvertes, une jeune fille en tee-shirt blanc faisait la vaisselle, on voyait passer de temps à autre la silhouette d'une serveuse en tablier vert pâle. Li Qi frappa à la porte, tâcha d'attirer l'attention de quelqu'un. Au bout d'un moment, traînant des pieds, un vieux cuisinier en tablier blanc avec un chapeau de chef crasseux et tire-bouchonné vint entrouvrir la porte, un mégot à la bouche. Il échangea quelques mots avec Li Qi, et je compris qu'il lui disait que c'était fermé, qu'il ne pouvait rien nous vendre. Li Qi insista et il alla nous chercher quelques canettes de bière tièdes, qu'il dissimula dans un sac en plastique blanc fripé en échange d'un peu d'argent. Il referma la porte à clé, et nous revînmes sur nos pas dans le train, déséquilibrés de temps à autre par les brusques tangages du convoi. Nous traversions des couloirs silencieux où des dizaines de personnes endormies reposaient comme des gisants sur leurs couchettes. De temps à autre, quelqu'un se retournait dans son sommeil, on entendait de faibles ronflements et d'éphémères quintes de toux. Ici et là, un militaire en uniforme somnolait sur un strapontin au milieu de l'allée, la tête couchée sur les bras en appui sur une tablette. Les wagons étaient hermétiquement clos, et il faisait une chaleur étouffante dans le train. Au moment de repasser devant la porte de communication brisée que j'avais repérée au début du voyage, je ressentis un agréable vent de fraîcheur me caresser le visage, la vitre cassée faisait courant d'air, qui avait été mal bouchée par un plastique virevoltant retenu par un adhésif effiloché, et un souffle d'air tiède pénétrait dans le wagon. Nous nous installâmes là pour boire nos bières, dans cette sorte de vestibule circulaire à l'entrée du wagon, sur lequel donnaient les portes des toilettes et du local du contrôleur.

Nous nous étions assis à même le sol, et nous avons sortis les canettes du sac en plastique, les avons ouvertes et nous avons trinqué. Nous pique-niquions là sommairement dans ce train endormi qui remontait vers Pékin dans la nuit. Li Qi avait déniché un paquet de biscuits et l'avait ouvert, déchirant l'emballage et le remontant en colimaçon, avant de m'en proposer un et d'en croquer un elle-même, avec un mouvement gracieux de la main pour retenir les miettes. Nous buvions de la bière tiède, assis par terre les jambes allongées devant nous. J'avais sorti mon appareil-photo de mon sac à dos, et je l'avais porté à mes yeux pour cadrer distraitement le visage de Li Qi. J'observais ainsi son visage dans le viseur, la regardant à travers ce filtre de verre transparent, et je remarquai sa gêne et sa fragilité devant l'objectif. Assise en face de moi, sa canette de bière à la main, elle attendait que je fasse la photo, le visage patient et les lèvres crispées. Dès que j'eus fait la photo, elle me sourit de nouveau avec beaucoup de naturel et me mit alors en joue à mon tour avec son propre appareil, un Nikon, noir, lourd, qu'elle portait en bandoulière. Elle appuya sur le déclencheur et réarma l'appareil. Je lui souris, et, la cadrant de nouveau, une sorte de jeu se mit en place, d'échange de regards à travers les viseurs des appareils-photos, d'abord prudents, encore réservés et distants, puis nous nous prîmes au jeu, finissant par échanger nos appareils pour pimenter l'agrément, tels des jongleurs accroissant la difficulté de leur tour, qui, de simplement ludique au départ, passa bientôt à une dimension plus explicitement séductrice, avec des contacts fortuits et des effleurements délibérés, des emmêlements de bras et des caresses de mains quand nous nous échangeions les appareils, jusqu'à ce que je me soulève et vienne m'asseoir à côté d'elle pour nous prendre tous les deux en photo, il n'y avait plus que moi qui photographiais, j'avais son appareil, le Nikon F1, noir, lourd, tourné vers nous au bout de mon bras tendu (elle avait cessé de photographier, elle avait posé mon petit appareil numérique par terre), et nous nous serrions l'un contre l'autre pour être tous les deux sur la photo, il n'y avait plus aucune gêne ni crispation dans nos visages, nous étions assis par terre en bordure de la porte du train dont la partie vitrée donnait sur un ciel étrangement noir, nos épaules se touchaient, les corps serrés l'un contre l'autre, sa tête tombant lentement sur

mon épaule. Et nous nous embrassâmes là, les corps maladroits, et les bras emmêlés dans le vacarme du train qui filait dans la nuit.

Par la vitre crasseuse de la porte du train défilaient des fils électriques et des caténaires dans le ciel. Je me sentais étrangement bien, le ciel chargé de menaces du commencement de la nuit semblait s'être dégagé pour se substituer à un ciel pur et étoilé. J'étais assis sur le sol, immobile, légèrement ivre, le Nikon à la main, la chemise entrouverte et la tête en arrière. Le train filait dans la nuit noire, nous traversions des champs et des forêts, passions des points d'eau et des passages à niveaux, et nous nous embrassions les yeux fermés, mes cuisses collées contre les siennes, ma chemise blanche complètement ouverte, les pans froissés qui pendaient sur mon pantalon. Je sentais la main de Li Qi qui passait sur ma poitrine, légère et sinueuse, des gouttes de sueur perlaient sur mon front. J'effleurais ses bras et je touchais ses épaules, je laissais courir mes doigts sur sa peau tiède. Lorsque je soulevai son tee-shirt pour passer la main sur son ventre, je la sentis haleter et en même temps se relever, se redresser sur ses talons et lentement remonter le long de la paroi en m'entraînant avec elle sans retirer ma main de sous le vêtement. Elle me souffla quelque chose à l'oreille, et, fuyant en m'entraînant avec elle par le bras, nous fîmes quelques pas en trébuchant contre les canettes de bière qui se renversèrent par terre et elle me fit entrer dans un cabinet de toilette, me poussa contre le lavabo et plaqua ses lèvres contre ma bouche pour m'embrasser.

C'était un réduit étroit, violemment éclairé, avec un miroir mural parsemé de taches et moucheté de zébrures qui surplombait un lavabo sommaire, doté d'un étroit robinet métallique à pédale. Une fenêtre opaque, en hauteur, largement entrebâillée, donnait sur la nuit noire, et un courant d'air moite mêlé au grondement du train nous parvenait avec une force démesurée. La porte mal fermée battait sur elle-même au gré des cahots et des secousses du train. Li Qi m'embrassait avec fougue. J'avais soulevé son vêtement et l'avait fait passer par-dessus sa tête, l'avait dégagé de ses longs cheveux noirs auxquels il resta collé un instant par l'aimant d'une décharge d'électricité statique qui me parcourut les doigts comme si je m'étais accroché à un chapelet de fil de fer barbelés. Je posai le vêtement, encore tout vivant d'électricité, sur le bord du lavabo, et j'aperçus fugitivement le reflet de nos corps dans le miroir, je l'aperçus à peine et m'en détournai aussitôt, mais l'image entr'aperçue s'était inscrite dans mon esprit, nos torses nus enlacés dans l'éclatante lumière blanche aux reflets électriques et verdâtres de cette pièce étroite, Li Qi haletante dans mes bras, vêtue d'un simple pantalon noir et de son soutien-gorge blanc, son torse mince contre mon corps, ses membres enroulés contre moi. Je caressais son corps, je caressais ses épaules et ses seins. Lorsque je voulus dégrafer son soutien-gorge, je la sentis se dérober avec grâce, dans une torsion souple et glissante, se défaire de mon étreinte et aller fermer la porte, abattre le loquet. Dos à la porte, alors, immobile, elle m'attendait. Je m'avançai vers elle, passai les mains dans son dos et défit son soutien-gorge. Les bretelles tombèrent, elle ne portait plus qu'une fine chaînette en or autour du cou, ses seins étaient nus devant moi. Je levai la main et les caressai doucement, lentement, tandis que je sentais qu'elle se cambrait contre la porte, collait son bassin contre mon corps en gémissant. Puis, d'un coup, nous nous immobilisâmes. Quelqu'un venait d'essayer d'entrer dans le cabinet de toilette.

Nous ne bougions plus, nous avions défait précautionneusement notre étreinte, les bras ballants le long du corps, et nous nous tenions face à face, nous nous sourions sans bouger, Li Qi posa un doigt sur mes lèvres pour m'intimer l'ordre de ne rien dire. Les visages inclinés et très près l'un de l'autre, nous nous regardions dans les yeux, immobiles, avec une lueur de complicité fiévreuse dans le regard, et je sentais croître en moi l'envie de l'embrasser de nouveau. Tout doucement, je levai la main et lui passai un doigt sur le versant du bras, glissai sur son ventre et sur ses seins, sur ses épaules, sans un bruit l'attirai à moi et la prit dans mes bras. La personne qui avait essayé d'ouvrir n'avait pas insisté, elle s'était éloigné, on n'entendait plus de bruit de l'autre côté de la porte, si ce n'est le grondement égal du train dans la nuit. Et nous nous embrassâmes, serrés l'un contre l'autre, sans un bruit, contre la porte du cabinet de toilette. Mais quand,

à peine quelques instants plus tard, j'entendis le téléphone retentir à l'extérieur, je compris presque immédiatement que c'était le téléphone portable qu'on m'avait offert qui sonnait dans mon sac à dos qui était resté à l'extérieur, et je sentis mon cœur battre très vite, j'eus un véritable moment de panique, un faisceau de pensées très noires se bousculèrent dans mon esprit. J'avais toujours eu des relations difficiles avec le téléphone, un mélange de répulsion, de trac, de peur enfantine qui devait remonter loin, une phobie que je ne cherchais même plus à combattre et dont je m'étais accommodé, avec laquelle j'avais fini par composer en me servant le moins possible du téléphone. J'avais toujours plus ou moins su inconsciemment que cette peur du téléphone était liée à la mort — peut-être au sexe et à la mort — mais jamais, avant cette nuit, je n'allais avoir l'aussi implacable confirmation qu'il y a bien une alchimie secrète qui unit le téléphone à la mort.

Zhang Xiangzhi était derrière la porte. Il n'était pas parvenu à me faire ouvrir de mon plein gré, et il avait imaginé ce stratagème pour m'obliger à sortir. Sans doute ne dormait-il pas quand nous avons quitté le compartiment quelques minutes plus tôt, sans doute faisait-il seulement semblant de dormir, allongé sur sa couchette le visage tourné vers la cloison, l'oreille aux aguets, il avait tout écouté et savait pertinemment ce qui était en train de se passer. Il s'était relevé sans bruit et nous avait suivi à pas feutrés dans le couloir, il nous avait guetté tout le temps, et il attendait maintenant caché dans l'ombre. Il avait en point de mire la porte du cabinet de toilette, et il la surveillait dissimulé dans un angle de la paroi, il attendait que je sorte, que je m'avance à terrain découvert. J'avais tout de suite enfilé ma chemise, et je me tenais de profil contre la porte à guetter les bruits dans le couloir. Le téléphone sonnait toujours, résonnait dans mon cerveau, les sonneries me faisaient picoter les tempes et m'oppressaient la poitrine, me paralysaient les membres en même temps qu'elles me forçaient à agir, à bouger, comme un simple réflexe, un acte irréfléchi, le commandement inconscient qu'il y a de répondre au téléphone quand on l'entend sonner. Je soulevai le verrou et me jetai en avant dans le vacarme du train, je ne voyais personne, je pressai le pas dans le couloir et ramassai mon sac à dos à la volée, m'emparai du téléphone et ouvris brusquement la porte de communication entre les wagons. Immédiatement, je fus accueilli par un souffle chaud, le violent appel d'air qui règne dans cet espace enténébré où le terrifiant grondement du train lancé à pleine vitesse est encore amplifié par le vent et la nuit. Je traversai l'étroite passerelle métallique qui tressautait dans le noir pour passer dans l'autre wagon, et, le téléphone à l'oreille, je ne parvenais pas à trouver la touche pour décrocher, cela faisait déjà un moment que je disais "allô", "allô" dans le vide, et lorsque je parvins enfin à avoir la communication, mes yeux tombèrent sur la grande tache de sang séché au cœur de la porte brisée, et, les yeux posés avec hébétude sur le plastique mal fixé qui battait au vent furieusement, j'entendis faiblement au loin la voix de Marie.

C'était Marie qui appelait de Paris, son père était mort, elle venait de l'apprendre quelques instants plus tôt.

Ce qui me frappa le plus sur l'instant, c'est qu'elle ne pleurait pas, pas de sanglots, pas de cris, pas de gémissements, sa voix était apparemment calme, un léger tremblement dans le timbre et beaucoup de halètements et de précipitation pour me relater avec confusion le coup de téléphone que venait de lui faire Maurizio, le gardien de la maison de l'île d'Elbe où son père passait plus de la moitié de l'année. Maurizio venait de l'appeler pour lui apprendre la mort de son père, brutale, accidentelle, par noyade ou malaise cardiaque, ou les deux, il n'avait pas été clair et elle l'était encore moins, elle se trouvait au Louvre, au musée du Louvre, crus-je comprendre, abattue, effondrée sur un banc jusqu'où elle avait titubé quand elle avait appris la nouvelle, l'accident avait eu lieu en début d'après-midi et il était maintenant dix-sept heures à Paris, dix-sept heures trente, elle ne savait pas, je ne sais pas, je n'en sais rien, il fait jour, il fait terriblement jour, me dit-elle. Je n'avais pas bougé, j'avais toujours ce plastique affolé dans mon champ de vision qui tremblait et battait au vent comme une voile déchirée, et mon esprit était assailli d'images contradictoires, de soleil aveuglant et de nuit, d'éblouissement et de ténèbres. Non, Marie ne pleurait pas — peut-être les

lames lui viendraient-elles plus tard, passés le premier choc et l'abasourdissement.

Marie, je le compris aux entrechoquements, turbulences et cahots, qui se firent entendre dans le téléphone, s'était levée et traversait en courant les grandes salles du Louvre aux murs tapissés de pourpre et d'or, aux parquets inondés de lumière, les yeux plissés et secs — pas une larme, elle ne versa pas une larme — silhouette extravagante et zigzagante, sandales légères et chemisier blanc échancré, grand sac de plage en bandoulière, ses doigts tremblaient et la lumière du soleil lui brûlait les yeux, pas un regard pour les tableaux qu'elle croisait, elle accélérait le pas et tâchait de quitter au plus vite les deux cents mètres de couloir en enfilade de la Grande Galerie comme pour fuir la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, déviant à peine sa trajectoire et n'hésitant pas à bousculer les visiteurs qui se trouvaient sur son chemin, fendait ici, éperonnant là, un bras en éclaireur, des petits groupes de touristes réunis en arc de cercle autour d'un guide qui commentait une œuvre sur les cimaises et laissant dans son sillage une onde de têtes qui se retournaient sur son passage dans un murmure d'incrédulité et de désapprobation. Elle ne se retournait pas et continuait de me parler au téléphone en même temps qu'elle s'approchait par brusques embardées des chaises des gardiens pour demander son chemin, d'un ton égaré et suppliant, cherchant la sortie et n'écoulant pas les réponses, revenant sur ses pas et trébuchant sur quelque infime dénivélé du marbre, repartant de plus belle et traversant une succession de salles plus sombres, le Salon Carré, la salle Duchâtel, la salle Percier et Fontaine, laissant derrière elle la pluie de soleil de la Grande Galerie et allant se réfugier dans l'ombre accueillante de la Rotonde d'Apollon, sans ouverture ni fenêtre, et retrouvant là encore le soleil, comme une malédiction, le soleil qui semblait la poursuivre, factice à présent, faux, peint, artificiel, qui brillait d'un éclat d'incendie au plafond de la rotonde, tandis que, dans les tympans ombrés des arcs, des reliefs sculptés ajoutaient d'autres motifs solaires à cette malédiction, têtes du soleil datant de Louis XIV, Roi-Soleil, auréolées de rayons d'or et parées de pétales de tournesol dorés qui lui faisaient tourner la tête. Marie chancelait. Marie, perdant l'équilibre, descendait en vacillant les escaliers de marbre blanc éclaboussés de lumière de la Victoire de Samothrace. Arrivée en bas, éperdue, un pied hors de sa sandale, elle s'égara dans un dédale de salles voûtées plongées dans le clair-obscur, longea une rangée de statues grecques immobiles depuis des millénaires, aux corps blancs et lisses, silencieux, incomplets, mutilés, des fragments de marbre rescapés empalés sur des tiges métalliques dans des socles de bois, torsos et cuisses isolés, mains seules, têtes énuclées et bassins sans verge aux minuscules testicules orphelins, se faufilant entre les œuvres sans rien voir, comme ivre, égarée parmi des vestiges antiques et des débris de frise. Elle descendit à l'entresol par un étroit escalier en colimaçon, remonta au rez-de-chaussée. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait, elle revint sur ses pas, les bras ballants, le téléphone, toujours en fonction, battant mollement contre sa cuisse, et alla s'étendre sur un banc, un avant-bras en bouclier au-dessus du front pour se garder de la lumière zénithale, à moitié allongée sur le banc, elle ne bougeait plus, la nuque reposant sur le marbre, elle regardait la voûte sans plus penser à rien, elle regardait fixement un détail d'un plafond peint qui représentait plusieurs personnages en apesanteur dans une nébuleuse ascendante de nuages, elle souleva lentement l'autre bras pour approcher, tel un micro, le téléphone de sa bouche et commença à me décrire d'une voix douce et déchirante le plafond peint avec d'infinies précisions, me chuchotant au téléphone à travers les milliers de kilomètres qui nous séparaient la position des personnages et l'agencement des nuages dans le ciel.

J'écoulais Marie en silence, j'avais fermé les yeux, et j'entendais sa voix qui passait de mon oreille à mon cerveau, où je la sentais se propager et vivre dans mon esprit. Je n'écoulais pas vraiment ce qu'elle disait, abattu par la nouvelle dont je ne parvenais pas encore à prendre la mesure, j'écoulais simplement sa voix, la texture fragile et sensuelle de la voix de Marie. Je me sentais submerger par l'envie de pleurer — si vaste était mon impuissance à cet instant —, et je me raccrochais à cette voix douce et lointaine qui me berçait, je collais avec force l'appareil contre mon oreille pour faire pénétrer la voix de Marie dans mon esprit, au point de me faire mal, de me rougir le pavillon en plaquant le plastique chaud et humide de l'appareil contre ma tempe en sueur. Les yeux fermés

et sans bouger, j'écoutais la voix de Marie qui parlait à des milliers de kilomètres de là et que j'entendais par-delà les terres infinies, les campagnes et les steppes, les forêts, les lacs, les villes et les montagnes, par-delà l'étendue de la nuit et son dégradé de couleurs à la surface de la terre, par-delà les clartés mauves du crépuscule sibérien et les premières lueurs orangées des couchants des villes est-européennes, j'écoutais la faible voix de Marie qui parlait dans le soleil du plein après-midi parisien et qui me parvenait à peine altérée dans l'obscurité de ce train, la faible voix de Marie qui me transportait littéralement, comme peut le faire la lecture, la pensée ou le rêve, quand, dissociant le corps de l'esprit, le corps reste statique et l'esprit voyage, se dilate et s'étend, et que, lentement, derrière nos yeux fermés, naissent des images et resurgissent des souvenirs, des sentiments et des états nerveux, se ravivent des douleurs enfouies, des émotions, des peurs, des joies, des sensations, de froid, de chaud, d'être aimé, de ne pas savoir, dans un afflux régulier de sang dans les tempes, une accélération régulière des battements cardiaques, et un ébranlement, comme une lézarde, dans une mer gelée de larmes sèches.

Je pleurais. J'étais debout dans le train, et je pleurais, le front en sueur, ma chemise blanche mal boutonnée, chiffonnée et défectueuse, qui sortait de mon pantalon. Je ne savais pas où j'étais, j'entendais le grondement régulier du train dans la nuit, et je vis Li Qi apparaître au loin dans mon champ de vision. Elle venait de refermer la porte de communication entre les wagons et elle avançait vers moi dans le couloir balancée par les cahots du train. A travers les fenêtres fuyaient des traînées de lumière blanche fulgurantes qui accompagnaient un instant la lueur de quelque balise de gare ou les feux rouges et verts des passages à niveau. Je distinguais encore mal le visage de Li Qi dans l'ombre bleutée du couloir, mais je détournai presque aussitôt la vue, je me recroquevillai contre la vitre pour lui cacher mes larmes. Marie continuait de me parler à voix basse au téléphone, et, en même temps que j'entendais sa voix douce contre mon oreille, je sentais la présence de Li Qi qui s'approchait de moi. Elle s'immobilisa net en apercevant mon visage en pleurs au téléphone de profil dans le noir, à l'angle de cette grande fenêtre de train qui donnait à perte de vue sur le ciel et la nuit, et elle demeura là quelques instants dans l'obscurité, interdite, en face de moi, ne sut que faire, esquissa un geste de sympathie pour me toucher l'épaule. Nous ne bougions plus, et je la pris dans mes bras, l'étreignis en silence, je la serrais contre moi dans une pression douce et forte et un abandon complet de l'âme. J'avais refermé les yeux et tout se confondait dans mon esprit, la vie et la mort, le soleil et la nuit, je continuais d'entendre la voix douce de Marie qui résonnait dans l'appareil contre ma tempe et je serrais éperdument le corps de Li Qi dans mes bras dans une étreinte de deuil et de compassion qui ne lui était pas destinée. Je passais ma main sur ses épaules, caressais ses cheveux pour la reconforter. Li Qi releva la tête et rechercha mes lèvres dans le noir, mais ma bouche se déroba instinctivement et, comme nos regards se croisaient, elle m'interrogea du regard pour savoir ce qui se passait, et, sans que je ne dise rien, je ne pouvais rien dire, ni bouger, ni lui expliquer quoi que ce soit, je me contentai de la regarder en silence de mes yeux fixes et intenses, mon expression de détresse devait être suffisamment explicite sur la gravité de ce que je venais d'apprendre, et elle me laissa seul, je la regardai s'éloigner dans le couloir, la vis rouvrir la porte de communication entre les wagons et disparaître.

Longtemps je n'entendis plus Marie au téléphone, seulement une rumeur de grésillements, un souffle et l'écho de ses pas, et, passé un long silence qu'aucun de nous ne paraissait pouvoir rompre, c'est moi qui, d'une voix presque inaudible, la gorge nouée, me mis à parler, je lui demandai si Maurizio lui avait donné des détails, mais non, elle ne savait rien, elle m'avait dit tout ce qu'elle savait, et je lui dis que j'essayerais de prendre un avion le lendemain pour rentrer en Europe, que maintenant il faisait nuit et que je ne pouvais rien faire, inutile de téléphoner à l'aéroport pour avoir les horaires, de toute manière je n'étais pas à l'hôtel, et, soudain pris de vertige, pressant le pas dans les galeries souterraines du Carrousel du Louvre, je — ou elle —, je ne sais plus, la rue était déserte, les trottoirs brûlants et l'air immobile et tremblant, une ambulance était garée au travers de la chaussée et la circulation avait été coupée rue de Rivoli, un cordon

de policiers retenait la foule massée sous les arcades à la hauteur de la terrasse d'un café dans un désordre de parasols et de chaises en osier, un attroupement s'était formé et des pompiers allaient et venaient sur la chaussée avec des couvertures, de l'oxygène, un autobus était immobilisé à l'embouchure de l'étroite galerie qui passe sous les arches du Pavillon de Rohan en direction de la place du Carrousel, l'autobus était vide, les portes grandes ouvertes, plusieurs pompiers agenouillés sur le sol en bordure du trottoir étaient affairés à la hauteur d'une des roues avant du véhicule, l'autobus avait été en partie surélevé par un système de cricks et de planches en bois, du matériel de désincarcération reposait sur le sol, des scies à métaux, des sangles, des extincteurs et des bombonnes de gaz, des médecins urgentistes en blouse blanche étaient penchés en direction d'une forme invisible dont on apercevait que les jambes, se pouvait-il qu'il y eût un être humain coincé là sous les roues, on ne voyait rien, le soleil brûlait les yeux, et Marie, les doigts tremblants, se sentant défaillir, la poitrine oppressée, cherchait fiévreusement ses lunettes de soleil dans son sac en fouillant et renversant tout sur le trottoir, agendas, clés, livres, lettres, bâton de rouge, passeport, cartes de crédit, qui tombaient les uns sur les autres par terre et qu'elle s'accroupissait pour ramasser par pelletées imprécises pour les refondre n'importe comment dans son grand sac de plage, jusqu'à ce qu'elle chausse ses lunettes d'un geste ample et imprécis et s'éloigne sous les arcades en direction de la place des Victoires. Elle traversa une rue en courant en me disant qu'elle passait prendre quelques affaires au bureau, et la conversation fut coupée en plein milieu d'une phrase, ses derniers mots ne me parvinrent jamais, qui restèrent en suspens dans le vide, interrompus dans leur élan brisé entre les continents.

Je demeurai sans un geste dans le couloir. Le front contre la vitre, immobile et pensif, je regardais dehors. Je ne pensais pas — les sens à l'arrêt, j'avais simplement à l'esprit la phrase comme vide de sens *Henri de Montalte est mort* — et je regardais fixement la nuit qui défilait sous mes yeux par la fenêtre. La voix de Marie s'était tue, plus aucun son ne me parvenait dans l'appareil, et je finis par ranger machinalement le téléphone dans ma poche. J'avais un peu chaud, je transpirais, je sentais de la sueur bouger sur mon front, qui descendait lentement le long de mes tempes et que je ne prenais pas la peine d'éponger. Je continuais de regarder par la fenêtre, j'essayais de distinguer quelque chose dans l'obscurité mobile que nous traversions, des champs à perte de vue, peut-être des rizières, une zone d'ombre indistincte que je savais être la campagne chinoise. J'essayais de comprendre où j'étais, je tâchais de me situer dans l'espace infini de la terre. Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous pouvions être, à quelle hauteur du continent chinois, près de quelle ville, et l'aurais-je su j'aurais été bien avancé, Nantong, Lianyungang, Qingdao, il n'était même pas sûr que nous longions la côte, je ne voyais nulle trace de mer à l'horizon, pas de dunes ni d'installations portuaires, de grues ni de docks dans la nuit, de silhouettes d'entrepôts ni de hangars en tôle.

Je finis par me remettre en route dans le couloir, je revins sur mes pas jusqu'à l'endroit où nous étions assis avec Li Qi quelques instants plus tôt. Il n'y avait plus personne dans le vestibule abandonné, quelques canettes de bière renversées par terre, vides, et une petite flaque de bière jaunâtre sur le sol, encore humide et mollement pétillante, à l'effervescence épuisée, témoignage de notre présence passée. La porte du cabinet de toilette était restée ouverte, et continuait de battre, mollement, au gré des soubresauts du train. Je poursuivis mon chemin, traversai plusieurs voitures dans le noir, je passais de wagon en wagon sans réfléchir, je ne cherchais même pas à rejoindre ma couchette. J'avais chaud, je voulais prendre l'air. J'essayais vainement d'ouvrir quelques fenêtres au passage, mais je ne trouvais pas de prise sur les vitres du couloir et je ne m'attardais pas, je renonçais et poursuivais ma route. Finalement, je trouvai une fenêtre déjà entrouverte à l'avant du convoi, et, m'arrêtant pour essayer de l'ouvrir davantage, exerçant une forte pression des deux mains sur la fine tranche de verre démunie de poignée, je parvins à faire descendre le carreau millimètre par millimètre, comme s'il fallait écarteler le flanc du train pour accéder à la nuit. Dès que je fus parvenu à descendre complètement la fenêtre — qui s'ouvrait à présent, béante, au milieu du couloir, comme

la porte latérale ouverte d'un wagon de marchandise qui surplombe les voies — , bravant la sensation d'effroi et les tourbillons d'air chaud qui s'engouffraient dans la pénombre bleutée du couloir, je me penchai dans le vide et passai la tête dehors à la fenêtre. Des courants d'air chaud, brûlant, me cinglaient le visage, je voyais de longues herbes noires se coucher le long des remblais sous l'effet de l'aspiration des wagons. Penché à la fenêtre, je sentais l'horizon planer et tourner autour de moi, j'apercevais des lignes à haute tension qui défilaient obliquement dans le ciel, les poteaux électriques en enfilade qui apparaissant fugacement et disparaissaient aussitôt de ma vue, promptement avalés par la vitesse du train qui les laissaient sur place. Les pans de ma chemise plaqués contre mon torse, je gardais péniblement les yeux ouverts à la face du vent qui m'assaillait, des éclats de lumière et des grains de poussière virevoltants, des particules de sable et d'argile, d'infimes gravillons pénétraient dans mes yeux, ma vue commença de se brouiller et, dans un brouillard aqueux, liquide, tremblé et faiblement lumineux, mes yeux embués conquirent dans la nuit noire des larmes aveuglantes.

Lorsque je me réveillai, il devait être très tôt, il faisait à peine jour, j'ouvris difficilement un oeil sur ma couchette et je découvris un paysage de campagne brumeuse par-dessus la fine couverture bleu clair qui m'arrivait au cou, une douce lumière d'aurore grise et rose qui entraînait dans le train par les grandes fenêtres du couloir. J'enfilai mes chaussures et je quittai le compartiment, je me rendis aux toilettes et je regardai mon visage dans le miroir, inexpressif, les cernes, les paupières bouffies, le regard voilé, terne, encore endormi, les yeux couleur vieux gris, avec un éclat métallique éteint, noyé dans le blanc presque laiteux de la cornée, qu'altéraient des petits vaisseaux sanguins éclatés. J'appuyai sur la pédale grinçante du robinet, duquel s'écoula un maigre filet d'eau tiédasse, rassemblai mes mains en coupelle et m'aspergeai le visage. Je me lavai les dents, avec un doigt, que je me passai sur les gencives, sur l'émail des canines, je me rinçai la bouche et je crachai, plusieurs fois, dans le lavabo métallique, pour débarrasser ma langue de résidus pâteux. Je n'avais dû dormir qu'une heure ou deux, pas davantage.

Nous sommes arrivés à Pékin un peu avant neuf heures du matin — c'était la première fois que je me rendais à Pékin. Je me souviens de rien, j'avais mal à la tête, je suivais Zhang Xiangzhi et Li Qi dans la gare, mon sac à dos sur l'épaule, nous ne disions rien, nous progressions lentement dans une foule compacte de voyageurs chargés de sacs et de ballots. Les sorties qui donnaient sur l'esplanade étaient condamnées par des travaux d'aménagement ou de rénovation, et nous dûmes emprunter un étroit couloir en plein air bordé de palissades en bois opaques. Ce fut là mon premier contact avec la ville, ce petit alignement zigzagant de planches brutes et bancales posées à même le sol que nous suivions en file indienne le long d'un chemin de terre pâle et poussiéreuse qui longeait de hautes palissades de travaux. Dans les rares ouvertures des barrières, on apercevait des bulldozers et des pelleteuses qui s'activaient dans les reliefs d'un terrain vague, on voyait de fins bras métalliques ajourés de grues géantes qui pivotaient lentement dans le ciel au-dessus de nos têtes, tandis que l'air chaud vibrait alentour dans un bruit de foreuses et de marteaux-piqueurs. Au sortir du chantier, Zhang Xiangzhi s'avança vers l'avenue et héla un taxi, indiqua l'adresse d'un hôtel au chauffeur.

Je ne savais pas où nous allions, je ne savais pas ce qui allait se passer, j'étais assis à l'arrière du taxi à côté de Li Qi, Zhang Xiangzhi avait pris place à l'avant et semblait engueuler le chauffeur (il avait une façon véhémement de parler chinois), le guidant dans la circulation et lui indiquant le chemin de l'hôtel, ou la manière la plus rationnelle, selon lui, d'y parvenir. Li Qi restait silencieuse, elle me regardait de temps à autre à la dérobée, avec douceur et bienveillance, elle ne semblait pas chercher à élucider les raisons de ma froideur et de la distance que j'avais instituée entre nous depuis mon réveil, et nos relations étaient devenues encore plus étranges qu'au début du voyage. Il faisait très chaud dans le taxi et, tassé sur mon siège, je regardais distraitement par la vitre. Des grandes artères grisâtres défilaient sous mes yeux, nous dépassions des voitures et des vélomoteurs, des triporteurs, une marée de deux-roues aux remorques de fortune qui transportaient tout et n'importe quoi dans le courant de la circulation, des boîtes de conserve, des épis de maïs, des piments rouges séchés, un stock de vieux ordinateurs, des poulets vivants serrés dans des cages qui filaient en caquetant dans les rues de Pékin en laissant quelques brins de paille s'envoler dans leur sillage.

En descendant du taxi devant l'hôtel (je ne posais toujours pas de questions, je suivais le mouvement), Zhang Xiangzhi prit le chemin de la réception, je le vis remettre une carte de visite à un homme en costume-cravate et passer derrière le comptoir avec Li Qi pour suivre le directeur dans un bureau privé. J'attendais dans le hall, un hall vitré impersonnel, pas très grand, avec un bar désert et deux téléphones muraux séparés par des cloisons. Une minuscule boutique était ouverte, qui ne vendait rien, les armoires vitrées étaient vides, les étagères protégées par des bâches. L'hôtel semblait être en travaux, ici et là étaient empilés des madriers, des poutres, des rails d'échafaudages. Plus loin, dans un renforcement, une porte en verre fumé donnait sur un *business center* fermé ou désaffecté, on devinait une table et un ordinateur dans la pénombre. Je m'approchai de la réception et lus distraitement quelques affichettes touristiques collées sur un pilier qui proposaient des excursions d'une journée à la grande Muraille, Badaling ou Mutianyu, avec des illustrations photographiques aux couleurs saturées de mauvaise imprimante qui insistaient moins sur la beauté des sites que sur les agréments de cars climatisés. Lorsque Zhang Xiangzhi et Li Qi me rejoignirent dans le hall, nous nous dirigeâmes vers les ascenseurs, mais l'unique ascenseur en service dans l'hôtel était momentanément hors d'usage, la cabine ouverte et immobilisée au rez-de-chaussée, un employé en bermuda agenouillé sur le sol, un masque noir sur le visage, qui soudait un joint dans une gerbe d'étincelles bleues. Nous prîmes les escaliers de service pour monter dans les chambres, nous nous suivions dans une cage d'escalier en béton brut étroite et mal éclairée, Zhang Xiangzhi menait la marche, qui avait allumé son briquet pour nous ouvrir la voie.

Arrivés au troisième étage, passée une lourde porte coupe-feu, nous débouchâmes dans un long couloir encombré de matériel de peinture, de pots métalliques et de seaux, de pinceaux et de rouleaux, de jerrycans, de bidons. Le sol, sur une dizaine de mètres, était recouvert de grandes bâches en plastique transparent, et nous dûmes nous aventurer sur ce chemin meuble et ondulant pour gagner les chambres, nos pieds s'enfonçant dans le plastique en faisant crisser les bâches mal fixées, simplement posées sur le sol, dans un bruit de chiffonnement de matière et de froissement de toile. Nous longeâmes plusieurs portes ouvertes, ou même absentes, qui avaient été retirées ou n'avaient jamais existé, et nous jetions un coup d'oeil dans les chambres au passage, apercevant des silhouettes grises et blanches de jeunes peintres aux vêtements tachés d'éclaboussures de peinture, avec des casquettes de base-ball ou un turban noué à la diable sur la tête, qui peignaient au rouleau en écoutant la radio dans des volumes parfaitement nus et vides, dans lesquels des particules de plâtre et de poussière dansaient dans un rayon de soleil. D'autres chambres, dans le couloir, qu'on apercevait également derrière des chambranles vides, étaient désertes, beaux parquets en bois brut sur le point d'être poncés, murs recouverts d'une simple couche d'enduit et fenêtre ouverte sur la rue, pas un lit, pas un meuble, parfois un lavabo en émail blanc posé ici et là au milieu d'une pièce. Je commençais à me demander si l'hôtel était déjà ouvert au public, ou s'il n'était pas plutôt en construction, avec, au-dessus de

nous, au dernier étage, des ouvriers du bâtiment casqués qui travaillaient encore, à ciel ouvert, aux finitions du toit sur des échafaudages (peut-être Zhang Xiangzhi avait-il obtenu en conséquence un prix avantageux auprès du propriétaire).

Au bout du couloir, l'hôtel reprenait des allures plus conformes à ce qu'on attend d'ordinaire d'un hôtel, une frontière nette marquait la fin des travaux, matérialisée par une échelle couchée en travers du couloir et des rouleaux de papiers peints cylindriques en attente qui reposaient contre le mur. Nous enjambâmes l'échelle, et je constatai que la moquette qui venait d'être posée était déjà constellée d'empreintes de pas et de traces de peinture fraîche. Zhang Xiangzhi s'arrêta devant une porte dans le couloir, l'ouvrit avec une carte magnétique et me fit entrer, m'annonça que c'était ma chambre. C'était une chambre étroite, à lits jumeaux, appliques et petites lampes à abat-jour, bureau sommaire avec une chaise contre le mur et un service à thé élémentaire. Zhang Xiangzhi et Li Qi, qui m'avaient suivi dans la chambre, échangeaient quelques mots en chinois entre les lits, cela dura un certain temps, je ne sais pas de quoi ils parlaient. Au terme de leur échange, Li Qi, contournant le lit pour sortir, me dit qu'on pouvait se retrouver dans une demi-heure pour prendre le petit-déjeuner, et je fus sur le point de dire enfin quelque chose, qu'il fallait que je rentre en Europe, mais je me tus, je les accompagnai en silence à la porte. Je les regardai s'éloigner, Li Qi m'adressa un furtif regard, ils ne firent que quelques pas dans le couloir et s'arrêtèrent à la hauteur d'une porte vis à vis à quelques mètres de là. Zhang Xiangzhi introduisit la carte dans la serrure et je les vis entrer tous les deux dans la chambre (et, pour la première fois, très fugitivement, me traversa l'esprit qu'ils avaient pu être amants).

Je revins dans la chambre. Une rumeur indistincte de ville, de moteurs étouffés et de klaxons lointains, parvenait du dehors assourdie par les vitres, et je me dirigeai vers la fenêtre, les carreaux étaient sales, barbouillés de poussière et de crasse, de résidus de pollution séchés. Je regardais la rue en contrebas, la circulation matinale, les autobus perdus dans les embouteillages, les passants, étranges, qui semblaient se déplacer autant dans les rues réelles de Pékin où ils se trouvaient que dans les brumes ouateuses de mon imagination. Depuis cette nuit, depuis le coup de téléphone de Marie, je percevais le monde comme on le perçoit dans les premières heures d'un décalage horaire, avec une légère inadéquation dans l'ordre du réel, un écart, ou une entorse, une distorsion imperceptible entre le monde familier qui s'offre à nos yeux et la perception lointaine qu'on en a.

J'allai m'asseoir sur le lit et, ouvrant mon sac à dos pour examiner mon billet d'avion que je voulais faire changer pour rentrer en Europe, je tombai sur le petit paquet emballé de papier glacé bleu que Li Qi m'avait offert la veille, et je me rendis compte que je ne l'avais pas encore ouvert. Adossé à un oreiller contre le mur, je regardais le paquet avec une curiosité intimidée, j'avais enlevé mes chaussures et croisé les jambes sur le couvre-lit, j'essayais de deviner ce qu'il contenait. Je le fis tourner entre mes doigts, le secouai très légèrement. Je défis l'emballage de papier glacé et trouvai, dans un emballage de carton élégant, un flacon d'eau de toilette. C'était dérisoire, et même un peu cruel, de découvrir ce cadeau maintenant, mais je ne pus m'empêcher d'être ému à la pensée que Li Qi était entrée dans un magasin pour m'acheter un cadeau. Je me vaporisai un peu d'eau de toilette sur le dos de la main, le portai à mes narines, respirai le parfum, et je reconnus l'odeur de Li Qi, l'odeur de sa peau et du creux de son cou, qui m'apporta un sentiment de bonheur très douloureux.

Dans la demi-heure qui suivit, je passai plusieurs coups de téléphone depuis la chambre (à la réception, à une agence de voyage, au consulat). Finalement, je parvins à joindre le bureau d'Air France à Pékin et je réussis à faire modifier mon billet d'avion pour pouvoir rentrer le lendemain en Europe, acceptant d'acquiescer un supplément, que je réglai par carte de crédit — voilà, c'était fait, j'étais inscrit sur le vol A.F. 247 qui quittait Pékin le lendemain matin. Je raccrochai, je me sentais soulagé.

Je me lavai les mains et les dents dans le petit cabinet de toilette, je changeai de

chemise, et je ressortis de la chambre, traversai le couloir pour aller frapper à la porte de la chambre où j'avais vus entrer Zhang Xiangzhi et Li Qi pour leur annoncer la nouvelle de mon départ. Au bout d'un moment, Zhang Xiangzhi, un téléphone mobile à l'oreille, entrouvrit la porte, et me fit entrer sans un mot, me saluant d'un tacite clignement de paupières. Il était pieds nus, et il poursuivit sa conversation au téléphone sans s'occuper de moi. La chambre était identique à la mienne, même lits jumeaux, même papier peint, même petit bureau contre le mur, mais il y régnait un désordre considérable, il y avait des vêtements et des dossiers partout, des sacs et des tiroirs ouverts, une pile de tee-shirt avait été posée sur le petit bureau à côté du plateau de thé dont on s'était déjà servi, tasses en désordre et sachets affaissés qui baignaient dans une petites mare de thé brunâtre. La valise rouge à roulettes de Li Qi était ouverte sur le lit, et on apercevait, au fond et alentour, des boîtiers et des objectifs d'appareils photos, le Nikon et un Mamiya 6 X 6 accompagnés d'une dizaine de rouleaux de pellicule neufs emballés dans des plastiques étanches. La télévision était allumée dans la pièce, que personne ne regardait, et on entendait des bruits d'eau derrière une porte, Li Qi devait être en train de prendre une douche, ses vêtements reposaient en désordre sur le lit, je reconnus son soutien-gorge blanc abandonné contre un montant de la valise. Zhang Xiangzhi, la chemise largement ouverte, se promenait pieds nus au téléphone dans la chambre, il avait apparemment dû laver ses chaussettes lui-même, elles étaient en train de sécher sur le dossier d'une chaise, encore humides, flasques et exsangues, dégouttant sur la moquette en un maigre et régulier filet parcimonieux et délavé, tel un jus de chaussette d'une machine à café. Dès que Zhang Xiangzhi, qui finissait de téléphoner en se massant complaisamment le ventre à la fenêtre (il écoutait son interlocuteur avec sourire entendu et regardait au loin par la fenêtre), raccrocha, coupant la communication de son mobile, je lui annonçai la nouvelle de la mort du père de Marie. Il ne pouvait le croire. *The father of Marie...dead ?* répéta-t-il à voix basse, avec cette pudeur qui accompagne l'évocation des morts en public. Rangeant avec égard son mobile dans sa poche et reboutonnant machinalement sa chemise dans un geste de décence envers le disparu, il alla s'asseoir sur un des lits jumeaux, comme abattu, et demeura ainsi un long moment immobile, les mains jointes, les doigts croisés, regardant fixement ses chaussettes. Au bout d'un moment, songeur, avec le pouce, il fit le geste parfaitement saugrenu de crac, la gorge tranchée d'un coup de couteau : *Dead*. Je hochai lentement la tête pour confirmation. *How old ?* dit-il. Je le regardai. Je réfléchis, je ne savais pas très bien. *Seventy three, seventy four*, dans ces eaux-là. Il parut satisfait, il acquiesça, oui, oui, très bien, cela lui paraissait très bien, c'était à peu près ce qu'il avait dû imaginer. Il hocha douloureusement la tête, et soupira, puis il se releva, pieds nus, la démarche lourde, et se dirigea vers moi, sans un mot, me donna l'accolade pour me présenter ses condoléances, me serra dans ses bras en exerçant une pression chaleureuse d'une main sur ma clavicule, je sentais des vapeurs de tabac froid et de transpiration qui émanaient de sa chemise. *Tell Marie I am very sad*, dit-il, *very sad*. Je dis que je n'y manquerais pas. Nous nous mîmes à regarder tous les deux tristement par la fenêtre, nous regardions la rue en silence. *I never fuck her*, dit-il, songeur (c'est vrai qu'il prononçait toujours *forget* comme *fuck*, sans doute voulait-il dire que Marie était inoubliable, quelque chose comme ça, j'imagine)

Li Qi sort du cabinet de toilette.

Li Qi apparut, une serviette autour du corps et une sur la tête. Elle va et vient parmi nous, s'habille.

Zhang lui annonce la nouvelle de la mort du père de Marie. Elle me regarda avec douceur, sa gentillesse.

Elle se prépare, s'habille pour sa séance de travail, réunit ses appareils photos. On sort.

Le quartier, les travaux